CONTE DE LA PENTECOTE

C'était grande fête ce jour-là dans le Paradis du Bon Dieu. La troupe sacrée des Archanges et des séraphins y célébrait la mémoire de la descente du Saint Esprit sur les Douze Apôtres, laquelle eut lieu, comme on sait, le 50e jour qui suivit la résurrection du Fils de l'Homme. De la terre montait à cette heure matinale où les rayons du soleil sont encore humides de la rosée nocturne, une joyeuse et folle sonnerie de cloches et clochettes disant aux espaces peuplés d'étoiles la gloire du Très Haut. Et ding! Et dong! Tous les timbres se mêlaient.

Ah! le vieux Donchamps, le sonneur, avait fort à faire au 3e étage de sa tour. N'avait-il pas fallu tout d'abord que, dès le petit matin, il fît sonner toutes les cloches de la paroisse pour annoncer à la ville que le plus gros fabricant du pays, l'opulent M. Bertaud, un égoïste et un jouisseur, était mort?—A 9 heures, seconde sonnerie, pour le service de Dieu cette fois. Toujours aidé de ses deux acolytes, il avait fait gronder le bourdon, mis en branle la Célestine qui chantait en "la" mineur, agité l'Argentine, cloche grêle et quelque peu criarde qu'on ne sonnait toute seule que pour l'enterrement des pauvres.—A 9 heures et demie on avait annoncé la mort de Mme de Moissec, une dame de médiocre qualité, mais d'assez grande fortune cependant pour que ses parents s'imaginassent qu'il y allait de leur honneur à réclamer la sonnerie de deux fortes cloches. Maigre perte, en somme, pour l'humanité: la dame avait vécu dans une belle aisance, sans faire, il est vrai, beaucoup de mal, mais peu soucieuse de faire le bien.—A midi, le carillon joyeux avait recommencé pour la plus grande gloire du Saint-Esprit.—Réjouissez-vous, disaient les cloches: c'est demain grande fête, la Pentecôte. Et les bons chrétiens voyaient encore la langue de feu descendre des hauteurs du ciel sur la tête des pêcheurs galiléens; les bonnes ménagères se hâtaient de pétrir la galette pour les marmots gourmands et câlins; les employés de tout acabit et les écoliers se frottaient les mains à la pensée d'un jour de "farniente" dans le plein air des champs embaumés.

Et ding! Et dong! Les vibrations s'étendaient sur la ville et y semaient la joie de vivre.—A 4 heures enfin, le père Donchamps put tirer seul la corde légère de la clochette des indigents. Elle pesait si peu, l'Argentine! guère plus que n'avait pesé aux yeux du monde Joséphine Thierry, la vieille couturière décédée à l'hospice le matin même. Pauvre fille sans importance, qui avait passé sur la terre sans bruit, comme à peine, dure au travail, et faisant le bien d'une manière si effacée que personne, excepté Dieu et ses anges, ne comprit jamais la grandeur de son âme. Longue, mince, émaciée, elle tenait si peu de place dans les maisons où elle allait coudre chaque semaine qu'on l'avait surnommée "l'Ombre". Elle paraissait vivre d'une vie tout intérieure, discrète et silencieuse, et quand elle rendit sa belle âme au Créateur, nul ici-bas ne s'en aperçut.

Or donc, c'était fête au Paradis; les Anges chantaient leurs plus mélodieux cantiques, et les Vierges déroulaient leurs interminables processions en balançant des gerbes de lis. Mais ce qui réjouissait le plus la cohorte c'était cette parole que Dieu le père avait prononcée le matin de ce grand jour devant la troupe de ses beaux Anges;—En vérité, en vérité, réjouissez-vous, car un nouvel Ange sera parmi vous tout à l'heure.

Saint Pierre s'arracha donc à regret à ce merveilleux spectacle pour aller voir à la porte du Paradis qui venait de frapper.

—Qui est là?

—Moi, Prosper Bertaud, négociant en ferronnerie, inventeur de la crémone automatique qui m'a fait gagner six millions bien sonnants....

—Tiens! tiens! vous avez donc, Prosper, laissé derrière vous vos richesses, votre maison plus fastueuse que celle d'un roi, vos rendez-vous de chasse, vos dîners fameux et votre Christiane?

—Hélas!

—Vous avez joui de tous les bonheurs de la terre, ô Prosper, vous avez eu le succès, et la richesse et les honneurs, et l'amour.

—C'est vrai.

—Et vous voudriez continuer ici-haut ce train de félicité?

—Certes, oui.

—Mais, dites moi, ô homme, quel bien avez-vous répandu autour de vous?....qu'avez-vous fait pour le bonheur des autres?

—....

—Quel cortège de pauvres secourus par vous sur la terre vous accompagne jusqu'ici?

—....

—Quel mendiant crie miséricorde pour vous pécher?

—....

—Croyez-vous, Prosper Bertaud, qu'il suffise d'avoir inventé une crémone automatique pour gagner le Paradis, d'avoir savouré la vie terrestre et d'avoir fait bombance parmi les humains pour jouir à jamais du bonheur des élus?

Confus et tête basse, Prosper Bertaud regrettait en son cœur—mais ce n'était pas un bon regret, un regret de chrétien—la vie de pafen qu'il avait menée durant soixante ans, et la sueur lui perlait au front, l'angoisse étreignait son âme, hier encore inaccessible à la peur comme à la pitié. Hélas! quel il devint quand saint Pierre lui montra du doigt, sans mot dire, la route brûlante qu'il lui fallait parcourir sous le soleil dévorant pour arriver en fin de compte à une gigantesque porte de feu sur laquelle on voyait écrit, dans le lointain, ce mot terrifiant: Enfer.

—Allez, fit saint Pierre d'un ton sec en le voyant hésiter. "Dixi."

Et déjà il se disposait à refermer l'huis étoit de son Paradis et à retourner auprès des Vierges mélodieuses qui balançaient entre leurs mains des gerbes de lis odorants, quand il aperçut une nouvelle arrivante qui de loin lui faisait signe. Correcte avec ses bandeaux gris bien plaqués, l'air pincé, la dame de Moissec esquissa un salut.

—Saint Pierre, je vous offre mes respects. Veuillez me conduire au Bon Dieu que j'ai bien servi toute ma vie.

—Je vous connais et reconnais, en effet, dame Moissec. C'est vrai, vous ne manquiez jamais la grand'messe, mais quels soucis y apportiez vous? Celui d'étaler votre belle robe de soie prune sur laquelle la bonne Joséphine Thierry avait patiemment brodé, à bas prix, tant de fleurs délicates; et, à la quête, de donner, tenue bien en évidence à l'extrémité de vos doigts gantés, une pièce d'argent qui disait très haut votre générosité.

Votre main gauche montrait à tous ce que donnait votre main droite; ce n'est pas faire le bien cela. Qui avez vous aimé?.... Les pauvres?....Non pas. Toutes vos rentes passaient au fleuriste. Votre passion ç'a été votre serre, vos fleurs, vos plantes rares. Les petits enfants qui pleurent, vous ne les avez pas consolés; vous n'avez pas réchauffé les vieillards qui tremblaient de froid; vous les avez tous les uns comme les autres, laissés à leurs chagrins et à leurs misères.

Dame Moissec, si hautaine sur la terre, se tenait pour la première fois si petite et si tremblante, qu'elle souleva la pitié du bon Saint.

—Allez, fit il, en montrant une route malaisée, toute semée de chardons ardents et d'épines, au bout de laquelle, sur une large porte, se détachait en lettres d'un rouge sombre l'affreux mot de Purgatoire. Allez par là, mais il s'en faut de peu, par la gloire du Dieu tout puissant, que je ne vous envoie rejoindre Prosper Bertaud, le jouisseur qui n'a jamais songé qu'à lui.

Et voici que humblement, silencieuse et discrète, une grande femme, longue, mince, émaciée, s'avance jusqu'à l'Apôtre. Elle se signe dévotement et attend.

Et dans l'intérieur du Paradis le chœur des Anges se fit soudain plus retentissant et plus joyeux.—Hosanna! chantaient les Vierges. Et la senteur des lis était plus suave et le Ciel s'illumina d'une joie sereine.

—O ma sœur, soyez bénie, dit le Saint en relevant la pauvre femme agenouillée. Le Seigneur attend votre âme qui fut si secourable à tous et même aux animaux. Soyez bénie, vous qui vous arrêtiez pour écarter du chemin le caillou trop pointu, le fragment de verre qui eût pu blesser les pieds tendres d'un enfant: qui vous baissiez pour enlever la peinde d'orange sur laquelle eût pu glisser quelque vieillard! Quand vous sauviez de l'eau l'humble bestiole qui se débattait dans l'épouvante; quand vous partagiez votre maigre soupe avec le chien errant ou l'oiseau tombé du nid, la face du Seigneur se tournait vers vous, ô ma sœur. Vous avez pansé les blessures, vous avez veillé au chevet des malades, et, modeste toujours, vous avez répandu sur tous le seul trésor qui fût en votre possession: votre cœur. Soyez bénie, entrez dans la gloire de Dieu, notre Père, et de son Paradis éternel.

Eperdue de bonheur, la pauvre fille vit s'ouvrir toute grande la porte du Ciel, constellée de rubis et de saphirs, et ses yeux émerveillés contemplèrent enfin le Paradis dans la splendeur d'un jour de Pentecôte. Au-devant d'elle, le beau chœur des Anges venait avec lenteur, et les chants étaient doux, et le feu de l'Esprit rayonnait sur le front et dans les regards de tous. Alors, mêlée aux chastes Vierges qui passaient en balançant des lis, ravie à jamais, Joséphine Thierry s'avança, mains jointes, jusqu'au trône de Dieu.

MEDECIN ET SOMNAMBULE.

La dixième chambre du tribunal de police correctionnelle de Paris vient de se montrer bien sévère à l'égard d'un médecin qui, ne trouvant pas les lumières de la science suffisantes pour découvrir les maladies de ses clients, avait recours aux rayons X.

Mais, dit-t-on, la science admet les rayons X. Elle s'en sert tous les jours!

Il est vrai, mais ce sont les rayons Rœntgen, tandis que le médecin en question se servait des rayons X d'une somnambule.

Il avait un sujet que je veux croire extra-lucide jusqu'à preuve du contraire. Il l'endormait, lui amenait un client et le lui faisait examiner. La somnambule tâtait le sujet, l'examinait de son regard pénétrant, d'autant plus pénétrant qu'elle avait les yeux fermés, et tout à coup sa main s'arrêtait:

—C'est là que vous avez mal.

—Parfaitement.

—Oui, je vois....

Et alors elle expliquait le mal et son origine et indiquait le remède pour la guérison.

Le médecin contrôlait, autant qu'il le pouvait, ce diagnostic extra-scientifique, et donnait une ordonnance selon sa propre appréciation et sous sa responsabilité.

Il paraît que cette façon de procéder avait du succès, car le syndicat des médecins s'en est ému et a demandé des poursuites contre ce confrère aventureux.

Et le tribunal a condamné cet innovateur, qui est peut-être un précurseur, à deux cents francs d'amende pour exercice illégal de la médecine, et à deux cents francs de dommages-intérêts envers le syndicat des médecins de la Seine. La somnambule a été condamnée, comme complice, à la même peine.

—

Un bon juge aurait il condamné avec autant de sévérité?

On peut entrevoir son jugement:

"Attendu que le docteur L.... n'a pas outrepassé ses droits en ayant une consultation avec l'invisible, qu'aucun texte de loi n'interdit les conversations de ce genre, et que, si les communications de cette nature ne sont pas d'une sûreté absolue, elles sont, en revanche, plus rapides que celles du téléphone.

"Attendu qu'à l'apparition des rayons X, les savants refusaient de croire, jusqu'à ce que la démonstration en fût faite devant eux, qu'on pût photographier un objet caché dans une boite et découvrir ainsi les lésions internes du corps humain, qu'étant donné les progrès incessants de la science et les découvertes nouvelles, qui tous les jours bouleversent les données anciennes, on ne peut pas dire si les rayons X n'existent pas au moral comme au physique.

"Attendu que le docteur L.... cherchait, comme il l'a dit, s'il n'existait pas une vision de cette sorte dans l'état hypnotique, et qu'il rédigeait ses ordonnances sous sa seule responsabilité.

"Par ces motifs.....acquittons le docteur L.... et la dame N... poursuivie comme complice."

Ce jugement ne serait-il pas conforme au bon sens?

Que savons nous? Pas grand'chose si ce n'est que les somnambules extralucides disent souvent beaucoup de sottises ou tout au moins de banalités. Qu'on les poursuive si elles donnent des consultations médicales, cela se conçoit. Il faut protéger contre elle même la crédulité publique, bien qu'on ne la protège guère quand il s'agit des Humbert ou des mines d'or hypothétiques. Mais un médecin qui a le droit d'exercer la médecine fait un exercice illégal de la médecine parce qu'il cherche à appuyer son diagnostic sur la prétendue vision d'une somnambule?

—

Et si cette vision n'existe pas, le moyen employé n'est-il pas de ceux qui peuvent agir heureusement sur le malade?

C'est de la charlatanerie, diront quelques uns.

Les plus grands docteurs, cependant, déclarent qu'il faut agir par persuasion sur le malade, autant que par les remèdes employés. Que font ils? Ils se présentent avec beaucoup d'assurance, ils sont gais, ils examinent, ils auscultent le malade.

—Peuh! disent ils, ce ne sera rien.

Ils cherchent, avant tout, à remonter le moral, parce que le découragement est une déperdition de forces et qu'il n'y a, en somme, comme l'a dit l'Evangile, que la foi qui sauve.

Combien de médecins traitent les maladies nerveuses avec des remèdes qui n'en sont pas, et rédigent une ordonnance en latin aussi illisible que possible, pour que la malade n'y comprenne rien. "Aqua stillata", de l'eau distillée, cela s'écrit "Aq. still". On y ajoute une dose insignifiante de n'importe quoi d'inoffensif comme "Chl. sod.," qui est du bon sel, et voilà le malade convaincu qu'il va guérir, ce qui est la meilleure façon de guérir ces sortes de malades.

Il en est même de ces habiles médecins, qui ordonnent en pareil cas, pour celles qui ne mangent pas, des pilules extraordinaires dont la vertu est souveraine. Cela s'écrit "Mic. pan." Ce qui veut dire "Mica panis", autrement dit des boulettes de mie de pain.

Et ce n'est pas une boulette, en médecine, parce que le plus important est de convaincre.

J'imagine donc que le docteur L....cherchait aussi à convaincre, car beaucoup de gens écoutent plus volontiers une somnambule qu'un médecin. Ils ont tort, mais, en revanche, on voit aussi les somnambules consulter les médecins quand elles sont malades, et c'est une consolation. Il y a réciprocité.

—

Enfin, sommes-nous bien sûrs que la science a dit son dernier mot et que le somnambulisme est pure charlatanerie.

En thèse générale, il faut le croire, mais il y a eu des cas très curieux. Mesmer passe pour avoir été un charlatan, mais M. de Puységur, son élève, était un parfait gentilhomme et il a obtenu des cures qui paraissent indiscutables.

J'ai connu une femme du meilleur monde dont le père s'occupait de magnétisme et avait un sujet remarquable. Il a obtenu ainsi des résultats très curieux: diagnostic de maladies, objets retrouvés. Disons que c'est un hasard, mais ne disons pas que c'est impossible.

L'impossible est ce que nous ne savons pas.

X.

LE CENTENAIRE DE L'EMPIRE

Le 28 floréal an XII (18 mai 1804) fut promulgué le sénatus-consulte organique établissant l'Empire. Il y a donc cent ans qu'eut lieu ce mémorable événement.

Déjà, après la paix d'Amiens, un sénatus consulte du 14 thermidor an X (2 août 1802) avait fait, du premier consul Bonaparte, un consul à vie, avec droit de se choisir un successeur; c'était le pouvoir personnel, sans titre monarchique; le titre vint bientôt.

Le 8 floréal (28 avril), le tribun Curée saisit le Tribunat de l'initiative d'une proposition créant l'Empire: la discussion en eut lieu le lundi 10 floréal.

Une commission de treize membres fut nommée pour examiner la proposition Curée. Jard Panvillier en fut le rapporteur, et son rapport, favorable à la proposition, fut transmis au Sénat, où elle reçut un accueil enthousiaste.

Le 14 floréal, le message du Sénat fut lu au Premier Consul à Saint-Cloud, et une nouvelle commission, composée de plusieurs sénateurs, des ministres et des trois consuls, fut chargée de rédiger le "sénatus-consulte" dans sa forme définitive. Il fut promulgué le 18 et consacrait en ces termes le changement de régime:

"Article 1er. — Le gouvernement de la république est confié à un Empereur, qui prend le titre d'Empereur des Français.

"Art. 2.—Napoléon Bonaparte, premier consul actuel de la république, est Empereur des Français".

Le "sénatus-consulte" fut soumis à la ratification du peuple par un plébiscite dont les résultats furent proclamés le 15 brumaire an XIII. Il furent favorables à une énorme majorité.

ANECDOTE.

Une curieuse anecdote circule en ce moment à Pétersbourg.

Il y a quelques jours, l'empereur, seul dans son cabinet de travail, vit se dresser devant lui un prêtre qui lui dit:

—Sire, cette guerre sera sanglante. Ta place à toi, maître du peuple, est à la tête de tes armées.

L'empereur voulut répondre; mais il ne vit plus personne. Il courut dans l'antichambre. Un valet lui répondit qu'il n'avait vu personne passer, ajoutant seulement que le métropolite Antoine attendait pour être reçu. Introduit aussitôt auprès de l'empereur, le métropolite lui remit une icône ancienne et partout vénérée, venant de Nijni-Novgorod et représentant saint Séraphin. Et l'anecdote veut que l'empereur ait reconnu dans le portrait de l'icône le visage même du mystérieux prêtre qui lui était apparu.

RÉCIT D'UN VOYAGEUR.

Port-Arthur, à part des chambres meublées à louer, ne possédait, l'année dernière, qu'un seul hôtel, le Grand-Hôtel Oriental. Il se trouve sur une hauteur; on y accède, du port, par la rue principale de la ville, la rue Ubornaja, qui n'est, en temps de pluie, qu'une immense fondrière, et où, en temps de sécheresse, voitures et piétons enfoncent dans une épaisse couche de poussière. Enfin, nous voici devant le Grand Hôtel: c'est une petite maison d'aspect chétif et peu rassurant, quelque chose comme l'auberge des Adrets et autres lieux suspects des histoires de brigands. A la porte, vous êtes reçu par un concierge chinois, crasseux, noir comme un charbonnier, et dont la queue mal tressée pend sur des habits en haillons. Il vous interpelle avec cette insupportable familiarité qui marque ici les relations entre Jaunes et Européens, et vous conduit auprès de l'hôtelier, un Juif français qui, par ses habits râpés et sa tenue négligée, ne le cède en rien, comme sir canaille, à son portier lui-même.

Ce personnage vous montre une rangée de trous noirs, qui auraient l'aspect de cellules de moines, si ce n'étaient, avant tout, d'infects taudis et qu'il décore du nom de chambres. Le prix de la "chambre": trois roubles par jour. Mais attendez, de la chambre seulement. Le chauffage et l'éclairage se paient à part mieux que cela; vous n'avez pas le droit d'user de votre lit; sinon, c'est un rapide crescendo de dépenses, et les trois roubles sont vite doublés, triplés....Il est vrai qu'il suffit du premier regard jeté sur ce lit pour faire hésiter à vous y étendre, et vous préféreriez passer la nuit sur une chaise, s'il y avait une chaise. C'est un petit lit de camp, dont l'armature de fer est toute disloquée et gémit d'une manière inquiétante sous la personne du voyageur le moins corpulent. En guise de draps, deux couvertures de cheval où des trous et des plaques de crasse rompent l'uniformité de la couleur rouge sang de bœuf. Dans un coin, le pot à eau, dont le contenu est, vu la saison, un bloc de glace recouvert d'une épaisse couche de poussière. Un petit poêle boiteux allonge vers la fenêtre son tuyau coudé, pour le faire communiquer avec le dehors, on a remplacé la vitre par une page du journal de Port-Arthur, le Novii Kraij (Nouveau pays frontière) qui, roussi et brûlé sur tout le pourtour du tuyau qui le traverse, laisse entrer le souffle glacial de l'hiver mandchou.

GASPARD CISBAUX.

L'INCENDIE DU PALAIS DE SEOUL.

L'empereur de Corée ne trouve momentanément sans palais. Il avait abandonné le Vieux-Palais après les tragiques événements de 1895; celui qu'il habitait récemment vient d'être détruit par un incendie, qu'on attribue naturellement à la malveillance.

Commencé en 1862, le Palais-Neuf n'avait été terminé qu'une dizaine d'années plus tard. Le père et premier ministre de l'empereur Li-Hei, qui exerçait sur l'esprit de son fils une influence considérable, avait présidé lui-même aux travaux de construction, lesquels furent très coûteux et gênèrent, pour de nombreuses années, les finances coréennes.

L'ensemble du palais constituait un immense quadrilatère que délimitaient quatre murs en belle pierre de taille, percés de meurtrières, et où s'ouvraient, de loin en loin, des portes monumentales, surmontées d'un double étage de toitures noires.

L'entrée principale s'élevait à l'extrémité d'une large avenue, sur les côtés de laquelle se trouvent encore, dans un curieux voisinage, les bâtiments relativement somptueux des "yamens" ou ministres d'Etat, et de misérables masures de terre gâchée.

Le palais de Séoul présentait un assemblage bizarre de bâtiments, avec une multitude de cours intérieures. Les parties voisines du mur d'enceinte étaient consacrées au casernement des gardes du palais, aux buanderies, aux magasins. La partie centrale avait été réservée aux bâtiments officiels: salle des audiences, salle du Conseil. C'est là que le roi réunissait ses hauts fonctionnaires, écoutait leurs rapports ou recevait les ministres des puissances. Tous ces bâtiments s'élevaient au milieu de cours dallées de marbre et témoignaient d'un certain luxe dans la décoration.

Sur un autre point du Palais-Neuf, au milieu d'une vaste pièce d'eau, le salon d'été attirait les regards avec ses six rangées de troncs de pyramides, monolithes en granit noir. Enfin, toujours à l'intérieur du palais, qui constituait une petite ville, une avenue s'étendait, bordée de platanes. Sur un côté, à gauche, se trouvait le sérail; à droite, au milieu d'un grand parc enserré de murs, la maison habitée par le roi et sa famille. Cette maison, haute, carrée, construite à l'européenne, était complètement inaccessible aux étrangers.

Tel est le palais qui vient de s'abîmer dans les flammes.

JONGLEURS INDIENS

Le truc de la jeune fille au panier montre bien l'habileté prodigieuse des jongleurs indiens, comme l'inutilité absolue de recourir au surnaturel pour expliquer leurs jongleries. Le tour est émouvant, et c'est un de ceux dont le clergé chrétien défendit, au siècle dernier, le spectacle, comme insinuant à l'assistance l'idée d'un puissance diabolique ou mystérieuse.

Dans un panier rond, qu'on ne peut traverser du regard et dont la base est sensiblement plus large que l'orifice, on introduit, avec une feinte violence, une jeune fille, complice en réalité ou mieux principal personnage de la supercherie. On ferme le couvercle du panier. Alors, tandis qu'un des charlatans pousse des cris effrayants et qu'un autre tire, d'une espèce de petite flûte, des sons à crever le tympan, un troisième individu, muni d'un immense couteau à lame effilée, s'acharne sur le panier qu'il transperce effectivement de mille coups dans tous les sens. Le sang coule. Notre homme ouvre le premier, montre aux spectateurs qu'il n'y a plus rien dedans, y pietine avec rage, tandis qu'un des compères, avec des gestes éplorés, cherche partout la jeune fille disparue.... Enfin, après quelques minutes de ce manège, l'expérience prend fin et la jeune fille sort du panier, saine et sauve naturellement.

En fait, elle n'avait pas une seconde quitté sa prison. Se guidant sur les cris et le sifflement de la flûte, qui lui indiquaient où les coups allaient porter, avec une prestesse invraisemblable et une souplesse de caoutchouc, elle se jetait à droite, à gauche, se pelotonnait par-ci, s'allongeait par-là, évitant toujours la dangereuse lame: se couchait en cercle au fond du panier, quand on piétinait au centre, se tapissait, quand on en montrait l'intérieur au public, contre la paroi que ne pouvait voir le spectateur, crevant enfin, au bon moment une vessie pleine de sang....Merveille d'adresse, miracle d'exécution concertée n'offrant pas plus de surnaturel qu'aucune autre de ces sensationnelles exhibitions.

L'armée Coréenne

L'armée coréenne comprend 6,000 hommes d'infanterie, à Séoul, répartis dans différentes casernes; et en y ajoutant l'artillerie, le génie, la cavalerie et la kissos (anciens soldats qui servent aujourd'hui d'escorte à Sa Majesté, lors des sorties impériales), il y a environ 10,000 hommes armés à Séoul.

Les troupes provinciales, tchinchoni tai, comprennent en outre 3,000 hommes, répartis dans les différentes places fortes.

En outre vient d'être fondé à Séoul, en 1903, le corps des gendarmes (200 hommes environ).

Les divers uniformes sont copiés, à la couleur près, sur les uniformes japonais; les gendarmes ont la tunique rouge, et les dragons, les cavaliers, la veste rouge.

L'armement comprend des fusils provenant de tous pays, de tous systèmes: Gras, Mauser, Manlicher, japonais dernier modèle, etc., et des canons Maxim, achetés en 1902, et qui, après le départ de l'agent chargé d'en montrer le mécanisme, ont été soigneusement mis dans un entrepôt où ils sont encore.

Pour donner une idée de la valeur des artilleurs coréens, chaque fois que le fort de Ile Roc, à Tchemulpo, a voulu répondre au salut d'un navire de guerre, il y a eu au deuxième ou troisième coup quelque servant blessé ou tué, et jamais on n'a pu répondre par le nombre de coups réglementaire.

CURE MUSICALE.

Depuis le temps où David apaisait, en jouant de la harpe, l'épilepsie du roi Saül, on sait que la musique a des vertus calmantes;.... quelquefois, car il n'est pas de remède absolu, et rien n'est peut-être plus propre à exaspérer l'irritation nerveuse qu'une sonate intempestive. Voici que les médecins anglais prétendent avoir découvert une nouvelle et importante application de la mélomanie à la thérapeutique. Ils assurent que la musique est souveraine pour rendre la mémoire aux gens qui l'ont perdue. Ils installent devant le patient un de ces orgues mécaniques qui accélèrent, sur les champs de foire, le docile galop des chevaux de bois, et pendant des heures entières, ils mitraillent à bout portant leur malade de valses, de mazurkes et de polkas. Une séance suffit le plus souvent. Le pire amnésique retrouve d'un seul coup le souvenir et revoit dans les plus petits détails des périodes de sa vie qu'il avait complètement oubliées. La cure musicale ne réussit pas toujours; elle peut même être dangereuse; le médecin doit donc avoir un un diagnostic très fin pour discerner à temps s'il y a lieu ou non de continuer. Un savant anglais guérit l'amnésie par un moyen plus simple. Il se rue à l'improviste sur le malade avec un air terrible et lui crie de toutes ses forces: Attention!!!" Le patient, paraît-il, est tellement saisi qu'il recouvre la mémoire ou meurt d'un anévrisme.

DEPECHES Télégraphiques

L'Opinion à St-Pétersbourg.

St-Petersbourg, 4 juin—On croit généralement à St-Pétersbourg, qu'une grande bataille est imminente à Liao Yang, entre les armées des généraux Kouropatkine et Kuroki.

Cependant dans les cercles militaires on est persuadé qu'à moins d'événements inattendus, aucune bataille décisive ne sera livrée avant un certain temps.

A l'état major russe l'opinion diffère beaucoup.

Les uns sont d'avis que Kouropatkine devrait prendre l'offensive, d'autres sont de l'avis contraire.

On croit que la conférence qui a été tenue mardi à Moukden, entre le commandant en chef et le vice-roi Alexieff, a eu trait principalement à la conduite des opérations.

La position de Kuropatkine devient de jour en jour plus forte, car il reçoit quotidiennement des renforts.

L'artillerie de campagne qui était un des points faibles de l'armée de Mandchourie a été considérablement augmentée.

Cependant le commandant en chef ne se considère pas encore assez fort et préfère attendre plutôt que de courir les risques d'une défaite.

Ses amis prétendent que si on le laisse agir selon son jugement, il remportera certainement la victoire.

—o—

Escarmouche.

Séoul, 4 juin, midi—Une escarmouche a eu lieu entre vingt cosaques, et une troupe inconnue d'éclaireurs japonais à 12 milles au nord de Gensan, dans la matinée du 3 courant.

Les cosaques sont évidemment tombés dans une embuscade tendue par les Japonais qui étaient cachés dans les broussailles sur le flanc d'une colline.

Les Russes se sont retirés vers Ham-Hung, laissant six tués sur le champ de bataille.

Les pertes des Japonais ne sont pas mentionnées.

—o—

Les blessés japonais.

Nagasaki, Japon, 4 juin—Des Japonais blessés pendant le combat contre les monts Nansan, viennent d'arriver à Nagasaki.

Ils ont déclaré que les Russes avaient fait, pendant le combat, un fréquent usage du drapeau parlementaire et qu'ils en avaient même abusé.

Les blessés attribuent les fortes pertes subies par l'armée japonaise à cet emploi abusif.

—o—

Sans nouvelles.

Moukden, 4 juin—La situation dans la zone de guerre n'a pas changé et on n'a reçu aucunes nouvelles de Port Arthur.

Les succès des Russes au nord-est de la Corée causent de grandes inquiétudes parmi les Japonais.

—o—

A LISBONNE.

Lisbonne, 4 juin—Le ministre des Etats-Unis au Portugal, M. Bryan, donnera lundi un bal à l'ambassade.

Le roi, la reine et la reine-mère seront parmi les hôtes aussi que les ministres, les membres du corps diplomatique et une longue liste d'autres personnages distingués.

Le cuirassé américain Lowa est arrivé à Lisbonne aujourd'hui où il a rejoint l'escadre de cuirassés faisant partie de la flotte de l'Atlant que du Nord.

—o—

L'expédition Anglaise.

Simla, Inde Anglaise, 4 juin—L'expédition anglaise au Thibet a capturé deux canons de quatre livres à l'ennemi et le bruit court que le général de L'Hassa a été tué.

Les Thibétains ont refusé de faire parvenir à L'Hassa une lettre du colonel Younghusband, l'agent politique de l'expédition, fixant la dernière date à laquelle les Anglais seront disposés à négocier avec les délégués de l'Ambau et du Thibet à Gyang Tse avant d'avancer sur l'Hassa.

—o—

Aux Indes Néerlandaises.

Batavia, Java, 4 juin — Les troupes hollandaises ont pris le fort indigène de Tamperin, dans le district de Gajoe, île de Sumatra.

Les pertes des Hollandais sont de 30 hommes tués ou blessés; 176 indigènes ont été tués.

—o—